



Un atlas des espaces publics. Singularité d'ambiances et contextes situés d'urbanité

Pascale Pichon

► To cite this version:

Pascale Pichon. Un atlas des espaces publics. Singularité d'ambiances et contextes situés d'urbanité. Ambiances in action / Ambiances en acte(s) - International Congress on Ambiances, Montreal 2012, Sep 2012, Montreal, Canada. pp.339-344. halshs-00745943

HAL Id: halshs-00745943

<https://shs.hal.science/halshs-00745943>

Submitted on 26 Oct 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Un atlas des espaces publics. Singularité d’ambiances et contextes situés d’urbanité

Pascale PICHON

Centre Max Weber UMR 5283, Université de Lyon Jean-Monnet

Abstract : *We proposes to examine three key issues of urbanity identified during the creation of an Atlas of public spaces – Saint-Étienne 2007-2012 : livability, mobility and citizenship. Built on the capture of common practices and manners, moods and urban rhythms, this Atlas questions the formal relevance and content of the meanings of multiple mediums – writing, images, graphics – which will be presented to account for the sensible qualities of contemporary public spaces.*

Keywords: *espace public, urbanité, approche sensible et située, montage documentaire*

Comment approcher les formes sensibles de l’urbanité contemporaine ? Comment documenter, exposer et raconter l’expérience ordinaire du citoyen ? Comment représenter formellement les qualités des espaces publics dévoilées par la pluralité des usages et des pratiques ? Ces questions sont au cœur de la méthode d’investigation puis de la formalisation par le montage mises en œuvre dans le processus de fabrication d’un *Atlas des espaces publics – Saint-Étienne 2007-2012*.

Afin d’examiner les apports de ce travail de documentation et d’analyse, je présenterai en premier lieu la démarche d’approche sensible des espaces publics urbains telle que nous la mettons en œuvre dans le cadre d’expérimentations *in situ* et d’enquêtes de terrain pluridisciplinaires : sociologie, architecture, art-design¹. J’exposerai les qualités d’urbanité sur lesquelles repose la méthode et enfin les questions liées au choix de formalisation proposé sous la forme revisitée d’un atlas des espaces publics urbains.

Une méthode d’approche : l’immersion dans les espaces publics urbains

Un important travail de documentation a été réalisé au cours de ces cinq dernières années dans la ville de Saint-Étienne, ancienne ville industrielle de moyenne importance située en France dans le département de la Loire et formant complexe métropolitain avec la ville de Lyon.

L’observation et la documentation des espaces publics contemporains, qu’il s’agisse des places publiques, rues, boulevards, parcs, squares, parvis, impasses, des centres commerciaux, gares, parkings, campus universitaires, jardins ouvriers, friches urbaines ou encore des façades, inscriptions murales, couleurs, affichages sauvages, signalétiques, etc., se focalisent en premier lieu sur ces *matérialités urbaines*, aménagements urbains dont la richesse du vocabulaire urbanistique rapidement esquissée donne quelques premières indications d’une morphologie urbaine à découvrir par l’arpentage, la marche urbaine, l’observation réitérée

1. Dans le cadre d’une formation de Master 2 professionnel et de recherche : Espace public. Design, architecture pratiques. Cette formation est co-produite par trois institutions d’enseignement supérieur et de recherche, l’Université Jean-Monnet de Saint-Étienne, l’École nationale supérieure d’architecture de Saint-Étienne (ENSASE) et l’École d’art et design de Saint-Étienne (ESADSE).

en des moments différents. Dans l'immersion, l'expérience de la forme urbaine (Gracq, 1985) s'imprègne des lieux, des frontières physiques ou symboliques, des continuités et contiguïtés, des rugosités ou fluidités selon les parcours empruntés et les cheminements, et retient également les objets manufacturés en ce qu'ils forment repères, obstacles, en ce qu'ils attirent, abritent ou rejettent, en ce qu'ils ouvrent ou clôturent, etc. Qu'ils soient objets du confort urbain ou de communication, ou encore outils de planification publics (la carte, le plan, les statistiques), tous surlignent et signent l'époque contemporaine. Les matériaux dans leur diversité même, qui fabriquent et dessinent la ville, se livrent au regard et au toucher, se côtoient et s'assemblent en harmonie ou non. Tous ces aménagements structuraux, fonctionnels, d'usages mais aussi de hasards poétiques, composent ces matérialités urbaines et forment des répertoires sensibles qui ne sont pas simple addition ou accumulation, mais des recompositions selon les qualités perçues et expérimentées *in situ*. La vue, l'ouïe sont prédominantes au moment des premiers recueils ethnographiques, mais les autres sens sont également mobilisés, en particulier le toucher, voire l'odorat. Dans l'immersion, aucun instrument technique sophistiqué n'est requis au cours des exercices de captation : le corps demeure le premier instrument (Mauss, 1999) pour appréhender les milieux urbains, pour construire une connaissance sensible et phénoménologique.

Si les méthodes spécifiques des espaces publics et des ambiances urbaines (Grosjean, Thibaud, 2001 ; Augoyard, 2011) s'attachent en premier lieu aux captations sensibles par l'observation et la description et par l'expérimentation restituée qui utilisent différents outils de retranscription (narration rigoureuse ou poétique, cadrages photographiques, captures vidéos et sonores, croquis, dessins, installations urbaines), elles trouvent réellement leur signification par l'attention portée aux usages passants et habitants. Ce sont dès lors de multiples scènes ordinaires de la vie urbaine qui se découvrent et qui proposent peu à peu un autre ordonnancement et une autre manière de lire les espaces publics traversés et habités. Les rythmes urbains méritent d'être recueillis avec le même soin que les usages qu'ils autorisent. Mais plus encore, dans la rencontre avec les usagers et les habitants s'attestent des formes d'urbanité. C'est l'ultime étape de l'approche sensible que celle de l'entrée en contact avec les passants, usagers et habitants.

Celle-ci se réalise par l'immersion prolongée, comme lors d'un *campement urbain*, ou encore par l'« observation flottante » (Pétonnet, 1982) et la visite réitérée en de mêmes lieux. Ainsi l'observateur, de sa position initiale d'étranger (Simmel, 1989), devient progressivement un familier, quoique demeure l'intrigue de sa présence pour les habitués des lieux. Les outils du recueil des données, le carnet ethnographique, le carnet de croquis, l'appareil photographique ou vidéo, l'enregistreur se font objets-médiateurs. Dans cette démarche, l'usager-habitant devient non seulement un informateur privilégié, comme dans la tradition ethnographique, mais aussi un coéquipier, dans la mesure où il participe, par la reconnaissance de ses connaissances et de ses compétences d'usages, à la lecture sensible des espaces publics. Ce que nous appelons une *coopération ethnographique* restitue alors le rapport sensible entre matérialités urbaines, usages, pratiques et modes de vie. Les compétences du citoyen sont intégrées dès cette phase de recueil de données sensibles et de premières interprétations (Pichon, 2009). Et c'est par leur truchement que les qualités d'urbanité affluent qui donnent toute leur place, dans une perspective pragmatiste, aux dimensions micro-sociologiques et micro-politiques des espaces publics contemporains.

Un répertoire des qualités d'urbanité

L'espace public, telle que la méthode dite d'approche sensible l'appréhende, peut à son tour être qualifié de sensible. C'est pourquoi les deux grandes acceptions qui le définissent participent de la prise en compte des qualités d'urbanité : la méthode montre d'une part combien il vit par ses usages passants et les pratiques habitantes, et d'autre part combien il demeure un espace essentiel de communication, d'exposition des groupes et des idées,

combien l'expérience citadine actualise même la construction de l'opinion politique. Dans ces deux acceptions, la dimension politique est présente mais ne se livre pas de la même façon. La question du *bien commun* peut permettre d'articuler tout à la fois la micro-politique des usages et la politique de l'information et de la participation citoyenne². Sur cet aspect, l'approche sensible ne néglige pas l'enquête des dispositifs et auprès des institutions urbaines. Elle ne néglige pas les métiers de la conception du projet et de l'aménagement urbain, comme les métiers de l'entretien et des services. C'est pourquoi la démarche pluridisciplinaire permet de conduire l'enquête, la quête et le recueil des données sur différents plans et différentes lectures : architecturaux, urbanistiques, typographiques et esthétiques, ethnographiques et micro-sociologiques, archivistiques, etc., selon différents regards et compétences ; ceux de l'architecte, du designer, du sociologue, ou encore du géographe ou de l'historien, du paysagiste, de l'artiste plasticien, etc.

La question de l'inventaire ou du répertoire est essentielle pour recomposer une grammaire des usages et des pratiques suffisamment consistante pour rendre compte des *qualités d'urbanités* des espaces publics, arpentés, traversés, habités, visités, investis, occupés, parfois appropriés ou générant des conflits d'usages³.

Ainsi le répertoire des verbes d'action, comme par exemple : aménager, occuper, s'installer, souligne les qualités de confort et de possibles entre-soi décidant de l'*habitabilité* de l'espace public ; il indique que l'espace public n'est pas le simple prolongement de l'habiter, mais l'une de ses composantes, et que si l'espace privé se signale par le retrait et la clôture, l'espace public demeure quant à lui celui de la co-présence entre inconnus ; si l'entre-soi au seuil des immeubles s'affirme comme celui du voisinage, dépassé ce seuil il s'ouvre à d'autres possibles de sociabilités entre inconnus et familiers. La série : se mobiliser, s'engager, participer, etc., renvoie quant à elle plus directement aux pratiques citoyennes, et sur le registre interactionnel à une *citoyenneté* micro-située. Le plan « micro » de l'observation des usages renforce ainsi d'autres analyses sociologiques possibles, institutionnelles ou structurelles⁴. La série : se déplacer, visiter, marcher, se garer, stationner, etc., indique combien la mobilité, complémentarément à l'habitabilité et la citoyenneté, est indissociable des modes de vie contemporains. C'est peut-être cette qualité-là d'urbanité qui guide le plus résolument le regard de l'observateur, qui le conduit à interroger sans relâche le rapport réciproque entre les lieux et les gens, à accorder le plus de valeur aux *situations* et aux *circonstances*, comme aux séries qu'elles promettent.

On peut relever, grâce au travail de l'inventaire raisonné, les propriétés d'espace liés aux moments observés de la vie des espaces publics urbains : l'hospitalité, l'accessibilité, la visibilité, la sécurité. La liste n'est sans doute pas exhaustive, mais ces propriétés donnent le ton, si l'on peut dire. Dans chaque lieu se déploient des usages fortement dépendants des rythmes urbains, des temporalités diurnes, nocturnes et saisonnières. Ceux-ci se font l'écho tout à la fois des fonctionnalités, des aménagements architecturaux et urbanistiques, de l'impact paysager, de la tradition culturelle ou mémorielle, des routines de la quotidienneté, des arts de faire des citadins. Au croisement de toutes ces dimensions humaines, on pourra par exemple désigner certains espaces comme des lieux-mouvements, ou encore des lieux-

2. On peut à travers l'exemple des enjeux de propreté et de sécurité, énoncés parfois comme des enjeux de « bien-être » par les professionnels, remarquer combien la dimension politique de l'approche sensible (ce que nous appelons une micro-politique des usages) se conjugue avec les questions de gouvernance urbaine et de politiques publiques.

3. Ne négligeons pas les métiers des services, par exemple les métiers de la propreté, de l'entretien et du soin porté aux espaces publics, aux espaces verts, les métiers de la sécurité qui gèrent les comportements, ainsi que les métiers de « l'aller vers », qui se soucient quant à eux des personnes et de leur devenir, par exemple les maraudeurs de l'urgence sociale qui vont au-devant des SDF. L'impact de tous ces métiers n'est qu'effleuré dans le cadre de l'Atlas mais nous semble néanmoins essentiel pour saisir la dimension morale des qualités attachées tout à la fois aux matérialités urbaines et aux modes de vie.

4. Celles-ci ne sont pas déployées dans l'Atlas.

ressources, des lieux-mémoires, des lieux-rencontres, des lieux sacrés, les lieux officiels, etc. L'inventaire qui en résulte n'a pas pour objectif de fixer des qualités aux lieux et d'opérer une sélection en valeurs, mais bien plutôt de proposer un ensemble ouvert de *contextes situés d'urbanité*, des espaces-temps où se déploie l'urbanité dans la richesse du quotidien, de ses routines et de ses événements, petits ou grands, qui scandent la vie urbaine.

L'atlas : montage, identité de ville et pensée d'espace public

Les contextes d'urbanité sont représentés par un travail de « montage » (Didi Huberman, 2007) pour chaque lieu de la ville exploré. Par quels enchaînements d'espaces et de temps et selon quels usages ou pratiques culturelles se *façonne* l'espace public contemporain ? Qu'est-ce qui fait le quotidien de la vie vécue en public ? Quelle identité de ville se manifeste ? C'est à ces questions que tente de répondre le mode de représentation des situations captées tout au long de l'immersion. Dans tous les cas, le montage porte attention à la succession des temporalités afin de donner à voir les espaces représentés à travers des petits manifestes d'occupation éphémère ou plus durable et répétée. Dans tous les cas, il s'agit de comprendre et d'amorcer l'analyse des rapports entre les lieux et les gens et d'approcher les expériences d'urbanité à l'articulation des mobilités, de l'habiter et des citoyennetés pratiques.

Nommer « Atlas » ce travail de mise en forme des données par un montage analytique mérite d'être explicité. Plus de cent planches composent cet Atlas qui s'applique au territoire d'une seule ville, Saint-Étienne, sans le recouvrir. En effet, si chaque planche correspond à un lieu ou à une unité de lieux contigus, l'ensemble ne représente pas *in fine* un territoire géographique. La notion même d'Atlas peut néanmoins être prise au sens premier d'un ensemble de cartes *figurant* les espaces publics de Saint-Étienne. Et puisque les cartes ne sont pas géographiques mais montrent des relevés d'usages et de pratiques, l'ensemble présente une *mise en scène de la vie urbaine*.

En voici un exemple :

L'artère principale de la ville de Saint-Étienne se nomme Grand'rue et s'étire sur plus de sept kilomètres. Cet axe qui structure la morphologie de la ville a fait écrire à l'historien John Merriman (1994) que l'on pouvait voir en Saint-Étienne la ville-faubourg par excellence, construite, toute chose égale par ailleurs, sur le modèle des premières villes de l'Ouest américain. Cette large artère accueille sur toute sa longueur une ligne de tramway. L'espace public se voit ainsi construit sur une continuité linéaire d'une avenue bordée de trottoirs et rythmée par des places spacieuses ouvertes à la multiplicité des usages et par des squares aux ambiances plus marquées par des usages et des occupations spécifiques (groupes d'enfants et d'adolescents, personnes âgées, personnes sans domicile, etc.). D'un autre côté, l'espace public se voit également scandé par les arrêts du tramway, qui renforcent la fonctionnalité et les usages des places mais qui construisent également d'autres liens avec la ville *via* les pôles de connexions des transports en commun et le réseau viaire. D'autres usages – attente, repos, rendez-vous, observation, regroupement, conversation ordinaire et familière entre inconnus – se dévoilent de façon contrastée en ces points : ils apparaissent parfois si vivants qu'il se dégage une ambiance survoltée par les frottements et les tensions entre des publics variés lorsqu'on se trouve au plus près des places centrales et en d'autres points moins stratégiques, très paisibles, voire ensommeillés. Un troisième espace du public renforce la présence forte de la Grand'rue dans la perception sensible de la vie citadine par les habitants-usagers ; il s'agit de l'espace intérieur des rames du tramway. De petits croquis dessinés sur le vif rendent compte de la qualité des interactions, des plaisirs à profiter du spectacle ordinaire de la rue et de la rame, mais aussi des tensions qui émaillent les promiscuités gênantes. La vie dans le tramway dans une ville de moyenne importance ne ressemble pas à celle d'un métro d'une grande ville. Ici l'équilibre des interactions entre familiarité affichée et « indifférence polie » se conjugue aux tensions qui ne manquent pas de

surgir entre le « citadin blasé » (Simmel, 2007) et ceux qui affichent leurs appartenances de groupes (en particulier les groupes de jeunes garçons ou de filles), ou encore ceux qui, isolés ou regroupés, livrent avec ostentation au public présent des comportements rebelles et bravent vaillamment les interdits (fumer une cigarette, mettre les pieds sur les sièges, parler haut et fort, etc.). Ce que l'on nomme aujourd'hui les incivilités prennent ici leur consistance et peuvent être véritablement documentées tant dans leurs manifestations sourdes ou paroxystiques que dans leurs effets publics. C'est ainsi que la Grand'rue devient un théâtre permanent, rythmé par les événements locaux et nationaux qu'ils s'attestent dans la manifestation festive ou revendicative, les tonalités joyeuses ou sombres de l'occupation des places, les flux piétons, les saisons, les moments de la vie citadine diurne et nocturne, etc. La Grand'rue accueille les pulsations de la vie urbaine, les événements grands et petits, les mélanges de vies ordinaires. Lorsque la trop grande vitalité des uns est mal reçue par les autres, la Grand'rue est policée comme à la suite de cette décision municipale de ne plus célébrer de mariages le samedi à l'Hôtel de Ville : trop de débordements, de bruits, de klaxons, d'affirmations communautaires. Plusieurs planches rassemblent les éléments de la vie urbaine dans la Grand'rue et en proposent ainsi de courts compte-rendus grâce à des montages de photos, des extraits d'entretiens, des résultats d'observations. Au gré des immersions, l'approche sensible a été documentée sans que l'exhaustivité ne soit de mise. La construction de chaque planche propose plutôt un point de vue situé et une version datée, car la vie urbaine est mouvante et le résultat du jeu entre possibles et restrictions d'usages demeure incertain.

En bien d'autres lieux centraux, périphériques, occupés ou délaissés, de nombreuses données ont été accumulées pendant plus de cinq ans : micro-scènes de la vie urbaine dans les moments de pause ou de déplacement ; ambiances physiques, flux et rythmes urbains ; résultats d'exploration des seuils, des limites et des frontières administratives ou matérielles ; enregistrements sonores, enregistrements d'entretiens, récits d'expérimentation ; recueils des symboles, emblèmes, signes représentatifs de la ville (via la publicité, les médias, les outils du tourisme, les archives, et également auprès des habitants) ; décryptages des expérimentations interactives de participation habitante⁵. Ces données brutes ou déjà formalisées, scénarisées par l'analyse et l'interprétation, proposent une *recomposition* en mariant volontairement des modes diversifiés de représentation des qualités sensibles dominantes du lieu : croquis, tableaux, captures d'écran, photographies, écritures multiples. Cette recomposition advient après le travail scientifique de mise en répertoire, d'ordonnancement, de classement, de lectures disciplinaires et habitantes croisées, d'analyse et d'hypothèses interprétatives. Tout à la fois intuitif et expérimental, ce travail propose une légende à chaque document, instruit des typologies, pointe des occurrences et des incongruités et, ce faisant, initie un questionnement sur l'identité plurielle de la ville. La ville de Saint-Étienne est ainsi devenue une *ville-laboratoire* à l'instar du Chicago industriel du début du XX^e siècle et de son écologie urbaine liée à son expansion urbaine, toute chose égale par ailleurs. Terrain d'explorations et d'expérimentations, terrain ethnographique d'observation et de recueil de données, terrain sensible d'immersion et de captations d'habitudes et d'ambiances, le laboratoire en plein air des espaces publics urbains stéphanois se construit d'abord via l'accumulation, puis la mise en comparaison. Face à la complexité de la vie urbaine, le temps long du recueil met en évidence de façon complémentaire, d'une part la singularité de la ville, voire son exemplarité en sa qualité de ville française post-industrielle engagée dans un long processus de reconversion et de rénovation urbaine, et d'autre part, de manière résolument générique, les propriétés sensibles et fragiles de l'espace public urbain contemporain. La comparaison avec la ville de Chicago

5. Par exemple en faisant réagir les habitants à des représentations disponibles des lieux, des événements (photographies, cartes, plans), ou en les sollicitant pour qu'ils produisent eux-mêmes des représentations (carte mentale par exemple).

n'est ainsi pas fortuite. De l'expansion urbaine à la reconversion dans un monde globalisé en profond remaniement, l'Atlas et l'expérience heuristique qu'il établit renouent avec la pensée de l'écologie urbaine.

En mettant en évidence par l'approche et la représentation sensible les qualités d'urbanité, on lit en creux les atteintes récurrentes à ce qui fonde notre urbanité (la mobilité, la citoyenneté, l'habiter) via les aménagements cyniques et ségrégés d'espaces publics et via des modes de vie clos et destructeurs d'espaces publics. Ainsi, plus largement, la pensée d'espace public qui repose sur la naissance et l'histoire de la démocratie urbaine est toute entière présente dans l'Atlas. Non pas qu'à travers lui serait proposée une nouvelle théorie de l'espace public contemporain dépossédé de sa forme, de ses matérialités. Au contraire, l'Atlas place la forme – via la mise en forme et la mise en scène des qualités d'urbanité – au cœur de la restitution au public et l'invite ainsi à discuter d'un état des lieux en se confrontant à la question de la représentation des espaces publics.

Références

- Augoyard J.-F. (dir.) (2011), *Faire une ambiance*, Grenoble, Éd. À La Croisée
- Didi Huberman G. (2007), *Ce que nous voyons, ce qui nous regarde*, Paris, Éd. de Minuit
- Gracq J. (1985), *La Forme d'une ville*, Paris, Éd. José Corti
- Grosjean M., Thibaud J.-P. (dir.) (2001), *L'espace urbain en méthodes*, Marseille, Éd. Parenthèses
- Mauss M. (1999), Les techniques du corps (1936), in *Sociologie et Anthropologie*, Paris, Éd. PUF, pp. 365 à 386
- Merriman J. (1994), *Aux marges de la ville. Faubourgs et banlieues en France, 1815-1870*, Paris, Seuil
- Pétonnet C. (1982), L'Observation flottante. L'exemple d'un cimetière parisien, in *L'Homme*, 4, pp. 37-47
- Pichon P. (2009), La prise en compte des compétences des habitants et des usagers dans les projets urbains, in Carrel M., Neveu C., Ion J. (dir.), *Les intermittences de la démocratie*, Paris, L'Harmattan, pp. 185-194
- Simmel G. (1989), Digressions sur l'étranger (1908), in Joseph I. & Grapmeyer Y., *L'École de Chicago, naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Éd. Champ urbain
- Simmel G. (2007), *Les grandes villes et la vie de l'esprit*, Paris, Éd. de L'Herne

Auteur

Pascale Pichon, Sociologue, maître de conférence, Centre Max Weber UMR 5283, Université de Lyon Jean-Monnet, France. pascale.pichon@univ-st-etienne.fr